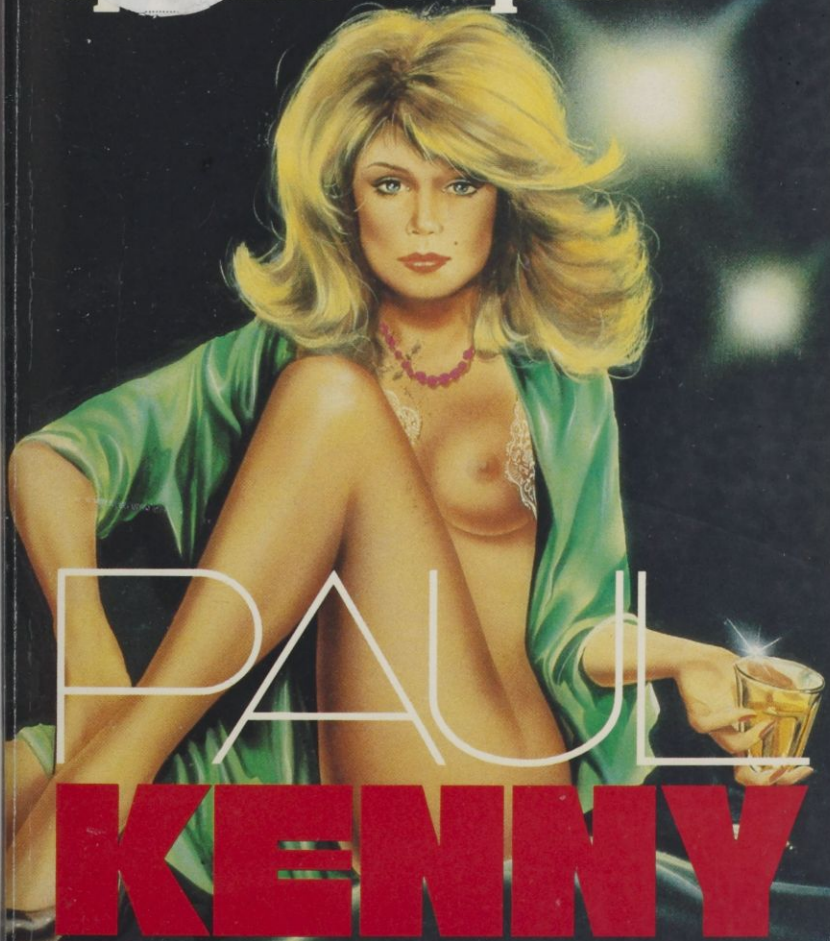


El. 8° Y
5724
(124)
pour
le Coplan



PAUL
KENNY

FLEUVE NOIR
PAUL KENNY

SINGAPOUR
APPELLE COPLAN

EL804

5724

(124)

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur :

Sans issue.	F.X. 18 perd ses chances.
Équipe spéciale.	Dispositif mystère.
Commando secret.	Banc d'essai.
Secteur dangereux.	Base d'attaque.
Signaux dans l'ombre.	Antennes mortes.
Poursuite à l'aube.	Offensive incognito.
Lignes de force.	Coplan joue sa peau.
Face au traître.	Défi aux ténèbres.
Position clé.	Coplan contre l'espionne.
Attaque invisible.	Commando casse-cou.
Sabotages sanglants.	F.X. 18 se défend.
Voyageurs secrets.	Force de frappe.
Services ennemis.	Coplan riposte.
Expédition sans retour.	Indicatif F.X. 18.
Les hommes de la nuit.	Coplan bouscule le Vieux.
Renforts d'urgence.	Ordres secrets pour F.X. 18.
Pas de preuves.	Coplan sur la corde raide.
Dossier dynamite.	Complot pour demain.
Message priorité.	Coplan revient de loin.
S.O.S. situation intenable.	Coplan à l'affût.
Courrier Balkans.	Coplan fait coup double.
Dernier jour.	Coplan vide son sac.
Information contre X...	Coplan fait mouche.
Les mains libres.	Coplan prend parti.
État d'alerte.	Un diplomate nommé Coplan.

Aux Presses de la Cité :

Coups durs.	Coplan contre-attaque.
Étau sans pitié.	Coplan frappe à la tête.
Exécution sommaire.	Coplan ouvre le feu.
Manœuvres nocturnes.	Coplan sort ses griffes.
Stoppez Coplan.	Coplan redresse la barre.
Casse-tête pour Coplan.	Coplan dans la guérilla.
Les silences de Coplan.	Coplan prend le large.
Coplan mène la danse.	Coplan part en croisière.
Coplan paie le cercueil.	Plan traquenard.
Coplan fait peau neuve.	Coplan et le bataillon fantôme.
Coplan met le feu aux poudres.	Agent de choc.
Coplan fait ses comptes.	

122W 0768-178X

Dans la collection « Kenny » :

- Coplan fait école.
Ville interdite.
Recours au meurtre.
Attention : radar.
Patrouille noire.
Le rapport secret de Coplan.
Coplan a la dent dure.
Coplan va trop loin.
Coplan a le dernier mot.
F.X. 18 ne perd pas le Nord.
Les démons de Bali.
Arme absolue.
Coplan sème la panique.
Coplan se venge.
Coplan se méfie.
Écueil à Recife.
Les cibles de la nuit.
Au nom des victimes.
L'ombre et la solitude.
La peur des autres.
Rendez-vous à Malmö.
Consigne impitoyable.
Envoyez F.X. 18.
F.X. 18 en difficulté.
La java de Coplan.
Coplan attire la foudre.
Diplomatie de la terreur.
Sans foi ni loi.
Coplan fait des siennes...
Enjeu tragique.
Les astuces de Coplan.
F.X. 18 corrige le tir.
Raid 59.
Deux filles, du fric et des bombes.
Le dragon de jade.
Les poignards de Chiraz.
Le Grec de Dakar.
L'atome sur la gorge.
La Vénus de Kyoto.
F.X. 18 doit sauter.
Guet-apens pour F.X. 18.
Les tentations de la violence.
Action immédiate.
Coplan brûle les étapes.
Feu vert pour Coplan.
Coplan monte en ligne.
- Le bastion du Pacifique.
Coplan va de l'avant.
Coplan connaît la musique.
Exécutions sommaires.
Tous contre Coplan.
Pas de miracle pour l'espion.
Coplan fonce au but.
Des sirènes pour F.X. 18.
Le fracas des armes.
Les sentiers de la haine.
Les vertiges de la peur.
Le piège de Mandalay.
Réseau Apocalypse.
La Guyane pour Coplan.
Éclair en Z.
Coplan coupe les ponts.
Barrage à Bogota.
Coplan dans le labyrinthe.
Escalade du mépris.
Les requins et les loups.
Mercenaires de l'absurde.
Le secret bleu.
Contacts Est-Ouest.
Coplan se révolte.
Coplan brouille les cartes.
Coplan tente sa chance.
Fanatismes dans l'ombre.
Alerte à Trivandrum.
Opération Janus.
Les beautés de Kinshasa.
Coplan préfère la bagarre.
Trahison aux enchères.
Projet terreur.
Coplan sauve la mise.
Derrière les masques.
Coplan met les bouchées doubles.
Le temps des vendus.
F.X. 18 relève le gant.
Jouez serré, M. Coplan.
L'étrange duel de Coplan.
La ronde des tueurs.
Un piège en Asie.
Huis clos pour F.X. 18.
Le Vieux gagne la belle.
Coplan roule sur l'or.
Coplan dans la fournaise.

L'odeur exquise du dollar.
F.X. 18 choisit son heure.
Les rendez-vous de Coplan.
La nuit de Coplan.
Coplan traque le renard.
Dans l'œil du cyclone.
La pitié de Coplan.
Le vice joue et gagne.
L'ange et le serpent.
Des sueurs pour Coplan.
Une balle pour Coplan.
Coplan fait des ravages.
F.X. 18 change de piste.

Coplan dans le brouillard.
Coplan cherche la femme.
L'amazone du diable.
Coplan ne lâche pas prise.
L'étonnante aventure de
Coplan.
F.X. 18 déblaie le terrain.
Coplan va jusqu'au bout.
Mission Rangoon pour F.X.
18.
Coplan rend coup pour coup.
Coplan vise haut.
Les folies de Singapour.

PAUL / KENNY)

SINGAPOUR APPELLE COPLAN

823

1.2

FLEUVE NOIR

6, rue Garancière - Paris VI^e

01-11-09-1987-2938³

Édition originale parue dans notre collection Espion-
nage sous le numéro 1043.



La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'article 4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1973, « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.
et les pays scandinaves.

ISBN 2-265-03672-2

En raison du caractère d'actualité de cet ouvrage, l'auteur tient à préciser que toute ressemblance entre certains personnages présentés ici et des personnes vivantes ou ayant vécu ne pourrait être que le fait d'une coïncidence. De même, l'interprétation de certains événements qui sont du domaine de l'actualité ne relève que de la fiction romanesque. L'auteur décline toute responsabilité à cet égard et rappelle qu'il s'agit ici d'une œuvre de pure imagination.

Paul KENNY.

The paper is covered with a
of orange, which has a
and is also covered with
personages and which is
underneath of which is
and the top is that of
the same (the paper is
covered and has the
labeled as well as in
the same. I have seen
comparable to that of
and I am of the opinion
that it is

...

CHAPITRE PREMIER

22 février 197...

SELAMAT DATANG !

Bienvenue. Bienvenue en Malaisie... A Kuala Lumpur. A l'hôtel *Federal*.

Willy Flensburg avait aperçu plusieurs fois cette inscription, entre son arrivée à l'aéroport et l'arrêt de son taxi devant un énorme édifice blanc, haut de plus de vingt étages et couronné par une vaste rotonde vitrée.

Des bagagistes malais s'empressèrent. Flensburg littéralement rôti par la chaleur de l'après-midi, débarqua sans abandonner à l'un des domestiques l'attaché-case qu'il tenait à la main.

Guidé par le portier, il pénétra dans la fraîcheur artificielle du hall et alla au comptoir de réception pour remplir sa fiche.

— Aviez-vous fait une réservation, sir ? s'enquit l'employé tandis que le voyageur exhibait son passeport.

— Oui. Au nom de Flensburg, de Bonn, en Allemagne fédérale.

Le réceptionniste consulta un livre.

— Ah oui, je vois, opina-t-il. Veuillez simplement signer ici.

De l'index, il indiquait la rubrique inférieure d'une fiche.

— Nous avons retenu pour vous la chambre 421, ajouta-t-il. Quelqu'un va vous conduire.

S'étant retourné pour prélever la clé correspondante, il avisa un feuillet logé dans le casier.

— Il y a un message pour vous, sir, reprit-il en tendant le pli.

Flensburg, encore accablé par son trajet en voiture sous un soleil de feu, fourra négligemment le papier dans la poche de son pantalon.

Relativement grand et mince, les traits anguleux, ses cheveux châtains taillés court dans la nuque, il avait la silhouette assez typique de ces hommes d'affaires modernes qui, d'avion en avion et de congrès en colloques, parcourent le monde sans avoir le temps de le regarder. En fait, il était un agent du Bundesnachrichtendienst, le service de renseignements de l'Allemagne de l'Ouest.

Il soupira d'aise lorsqu'il fut parvenu dans sa chambre, une pièce spacieuse à l'ameublement luxueux, d'aspect très occidental, où le chasseur avait préféré allumer la lumière électrique plutôt que d'écarter les rideaux qui masquaient la fenêtre.

Rien ne pouvait lui plaire davantage — après seize heures de déplacements terrestres et aériens — qu'un peu de calme, d'immobilité, de détente.

Après avoir procédé à son installation, il se revigora par une bonne douche froide. Et c'est alors seulement qu'il se décida à décacheter l'enveloppe qui lui avait été remise. Son visage creusé se dérida.

« Selamat Datang, Willy! Je n'ai appris que ce matin que c'était vous qui étiez désigné. Inutile de vous dire que j'en suis heureux. Faites-moi signe quand bon vous semblera : je loge au 614 et m'octroie une sieste prolongée. Francis Coplan. »

Flensburg chiffonna le feuillet dans le creux de sa main. Il avait gardé un excellent souvenir de ce collègue français avec lequel il avait travaillé en Floride, trois années auparavant.

Il alla tout de suite décrocher le téléphone.

— Francis ? Willy à l'appareil. Quand peut-on se voir ?

— Avant notre rencontre avec Fisher, bien sûr. Dans dix minutes, si vous voulez.

— D'accord. Où ?

— Venez chez moi. Je vais faire monter des *drinks*. Que désirez-vous boire ?

— Une bière. Une grande bouteille de bière...

— Je commanderai un magnum. Je serai content de bavarder avec vous, Willy.

— Moi aussi. A tout à l'heure.

Après avoir raccroché, Flensburg se dit qu'il aurait dû s'en douter, que les Français brancheraient Coplan sur cette histoire. En Europe, les services spéciaux n'ont encore qu'un nombre d'agents très réduit qui soient spécialisés dans les questions spatiales.

De plus, ce ne devait pas être une coïncidence, si on le refaisait travailler en équipe avec cet envoyé de la D.G.S.E. Leur succès précédent avait dû entrer en ligne de compte.

Flensburg s'habilla rapidement d'un pantalon de toile et d'une chemise à manches courtes, chaussa des sandales, prit ses cigarettes, son briquet, puis il quitta sa chambre, oubliant subitement les fatigues de son voyage.

A peine eut-il frappé au 614 que la porte s'ouvrit ; un grand gaillard souriant, au torse nu, musclé comme un gladiateur et portant quelques belles cicatrices, prononça :

— Entrez donc, cher confrère... Votre bière vous attend.

Les deux hommes échangèrent une solide poignée de main tout en se dédiant mutuellement un regard perspicace. Physiquement, ni l'un ni l'autre n'avaient changé.

— Qui aurait cru que nous nous reverrions en Malaisie ? articula Flensburg, dont le tempérament réservé ne trahissait jamais les sentiments profonds. En

Europe, nos centrales respectives ne sont pourtant pas tellement éloignées.

— Les hasards du métier, dit Coplan avec un petit haussement d'épaules. Vos arrières sont-ils un peu mieux assurés à présent ?

Cette allusion directe à une situation qui avait failli leur coûter cher à tous les deux n'offusqua pas l'Allemand.

— Je l'espère, émit-il. On a purgé le *Dienst*, mais vous savez comment vont les choses : on ne peut être sûr de rien.

— A qui le dites-vous, marmonna Francis. Il n'y a pas si longtemps, nous avons eu le même problème (1). Enfin, cessons de penser à cela, sans quoi notre vie deviendrait impossible.

Il entreprit de verser de la Pilsen dans les deux verres, soigneusement, en évitant un excès de mousse.

— Ce Fisher, le connaissez-vous ? demanda-t-il sans se détourner vers son invité.

— Non, répondit Flensburg avant de s'affaler dans un fauteuil. Mais je suppose que cet Anglais doit avoir vécu ici. Ce serait souhaitable, en tout cas.

— Oui, indubitablement. Nous ne parlons pas le malais, ce qui est un lourd handicap. Reste à voir si ce type se montrera coopératif. Certains Anglais ont encore tendance à considérer leurs anciennes colonies comme une chasse gardée.

Il offrit à Flensburg un verre rempli à ras bord, s'adjudgea l'autre et fit le signe de trinquer.

— *Prosit...* Et fasse le ciel que nous n'arrivions pas trop tard.

— A la vôtre.

Ils burent à grands traits, respirèrent, momentanément désaltérés.

Coplan s'assit en face de son hôte, lui présenta son paquet de Gitanes.

(1) Voir : « Coplan vise haut » et « F.X. 18 déblaie le terrain », même collection.

— Quel est votre sentiment ? questionna-t-il à mi-voix, préoccupé.

L'Allemand eut une mimique évasive. Il aspira une bouffée, souffla un long filet de fumée bleutée, observa sa dilution dans l'air.

— Les faits bruts ne permettent pas de se former une opinion, finit-il par déclarer. Assassinat, enlèvement ou disparition volontaire, les trois hypothèses me paraissent aussi valables l'une que l'autre, bien que ce ne soit pas l'avis de mes supérieurs.

— A laquelle accordent-ils la préférence ?

— L'assassinat, laissa tomber Flensburg.

Coplan se massa le menton.

— C'est aussi ce qu'on est tenté de croire chez nous, avoua-t-il. S'il y avait eu enlèvement, les auteurs du coup auraient déjà dévoilé leurs buts, soit politiques, soit lucratifs. Personnellement, je suis enclin à écarter votre troisième éventualité, celle d'une disparition concertée.

— On a déjà vu des choses plus étranges, objecta son interlocuteur avec un hochement de tête. Ce que nous racontera le Chinois nous ouvrira sans doute des perspectives plus nettes.

— J'y compte bien ! Pour l'instant, c'est le brouillard absolu.

Puis, enchaînant avec une idée antérieure, Francis reprit :

— Peut-être Fisher a-t-il déjà pris contact avec la police locale ? Une telle démarche s'imposera de toute façon, quoique ce ne soit pas dans nos habitudes.

— Pour ma part, j'ai toute liberté de manœuvre. On m'a même doté d'une lettre de créance m'attribuant la qualité d'agent diplomatique !

L'âcre sourire de Flensburg attestait qu'il n'avait pas souvent bénéficié d'une couverture aussi reluisante. Un signe que l'affaire sortait du cadre des missions traditionnelles.

— Et vous, qu'êtes-vous devenu ces derniers temps ?

s'informa Flensburg avec bonhomie. Pas trop de coups durs ? Toujours pas marié ?

Coplan secoua la tête.

— Toujours pas. Des tentations, sans plus. Figurez-vous que j'ai opéré pas mal en Extrême-Orient, ces temps derniers. Birmanie, Indonésie, Philippines... Comme pour vous, Allemands, nos intérêts s'accroissent dans cette région du monde, ce qui ne va pas sans entraîner quelques ennuis. Mais — touchons du bois — je suis parvenu à m'en tirer sans trop de casse.

Les deux amis continuèrent d'égrener des souvenirs jusqu'au moment où Flensburg, ayant consulté sa montre, fit remarquer :

— L'heure du rendez-vous approche. Avez-vous déjà repéré ce *Coral Bar* dans l'hôtel ?

— Oui, il est au rez-de-chaussée. Eh bien, je vais m'habiller. Avez-vous l'intention de changer de tenue, ou non ?

— Pour rencontrer un Anglais dans la soirée, je crains que le costume soit de rigueur. Passerez-vous me prendre quand vous serez prêt ?

— O.K. ! approuva Coplan tout en raccompagnant son visiteur.

*
**

Le *Coral Bar*, pratiquement désert, était nimbé d'une clarté bleuâtre et glauque évoquant les fonds sous-marins : un grand aquarium dans lequel évoluaient des poissons tropicaux, une fontaine, le marbre vert du sol et des piliers concouraient à créer une ambiance océanique propre à faire oublier la chaleur torride qui régnait à l'extérieur.

Coplan et Flensburg avancèrent vers les tables entourées de confortables fauteuils de teinte azur. Ils avisèrent un quinquagénaire replet, aux cheveux poivre et sel ondulés, au visage rond et coloré, qui feuilletait un magazine étalé sur sa table.

Ayant, du coin de l'œil, aperçu les arrivants,

l'homme referma distraitement sa revue afin qu'ils pussent en distinguer de loin la couverture. C'était un bulletin technique sur lequel une photo circonscrite par un cercle montrait une machine bizarre, non identifiable à première vue par un profane.

Edifiés, les deux agents spéciaux s'approchèrent du délégué du Secret Intelligence Service qu'ils devaient contacter.

— Monsieur Fisher ? fit Coplan pour la forme. Mon nom est Coplan, et voici M. Flensburg.

L'Anglais se leva, révélant à la fois sa petite taille et son impassibilité.

— Michael Fisher, confirma-t-il en tendant la main sans la moindre vivacité. Content de vous voir, gentlemen.

Il était même plus que replet : bedonnant. L'image parfaite du fonctionnaire britannique de l'ancienne école, amateur de bière forte et de whisky, les chaussures bien cirées, l'air amorphe avec, pourtant, une singulière acuité du regard.

Après l'échange de poignées de main, les trois hommes s'assirent. Et un silence plana.

Coplan aurait préféré collaborer avec un personnage plus jeune. La différence d'âge conférait d'emblée à Fisher une autorité que, par courtoisie, il faudrait faire semblant de respecter. Or, sur les méthodes, leurs avis risquaient de diverger.

— Je pense, dit l'Anglais, que nous pouvons aussi bien nous entretenir ici que dans un local privé. Nous sommes quasiment seuls.

— Pas d'objection, dit Francis en consultant Flensburg des yeux.

Ce dernier marqua son approbation et joignit les mains, ses coudes plantés sur les accoudoirs de son fauteuil.

Fisher alluma posément un cigarillo, puis il déclara :

— Je présume que cette concentration de moyens a été dictée par des raisons de prestige plus que par un souci d'efficacité. N'est-ce pas votre opinion ?

— Non, dit Coplan. Il n'est pas sûr que nous aboutirons plus vite que si un de nos services respectifs avait pris seul l'affaire en main, je vous l'accorde. Toutefois, si nous avons été réunis, c'est pour affirmer notre solidarité devant un drame qui concerne l'Europe entière. En cas d'insuccès de notre mission, il ne faudrait pas que seul tel ou tel pays en porte la responsabilité.

Flensburg intervint :

— Je partage le point de vue de M. Coplan. Notre action commune doit éviter des discussions ultérieures. Ce qui ne veut pas dire que nous ne pourrions pas faire un pas l'un sans l'autre : nous devons diviser le travail, nous attribuer à chacun un secteur de recherche et nous épauler mutuellement avec toutes les ressources dont nous disposons.

Un garçon malais, silencieux, vint aux ordres. Les trois Européens citèrent la boisson de leur choix et, après son départ, la conversation fut reprise.

— Franchement, dit Fisher, je ne suis pas mécontent que vous abordiez la question sous cet angle-là. Je craignais un peu que chacun de vous ait des idées personnelles qu'il veuille exploiter pour son propre compte. Si, au contraire, vous optez pour un travail d'équipe, je suis d'accord. Il fallait préciser la nature de nos rapports dès cette première entrevue.

De l'ongle du petit doigt, il fit tomber la cendre de son cigarillo, promena ensuite son curieux regard sur ses compagnons. S'adressant à eux simultanément, il demanda :

— Avez-vous vérifié si celui de vos ressortissants qui a disparu avait des antécédents politiques ?

Flensburg fit un signe d'assentiment.

— Il n'y a strictement rien au sujet de Theo Arenfeld dans les archives de la police, révéla-t-il.

— Moi, je puis vous répondre pour mon compatriote Victor Lancel et pour Roberto Manfredi, car nous avons été en liaison avec la Sûreté italienne, dit Coplan. Les enquêtes ne laissent place à aucun doute : depuis

leur jeunesse, ces deux experts se sont exclusivement consacrés à des activités scientifiques.

Fisher esquissa une moue de désappointement.

— Les renseignements sur Jack Rowland sont les mêmes, reconnut-il. Nous ne pouvons donc pas suspecter l'un de ces types d'avoir endoctriné les trois autres pour passer à l'Est.

Le garçon vint déposer des *long drinks* sur la table, et l'on ne perçut alors que le perpétuel jaillissement de la fontaine.

Lorsque le Malais se fut éloigné, Coplan murmura :

— Cette période est dépassée. Les savants occidentaux ne fuient plus en Union soviétique. Celle-ci n'a d'ailleurs plus besoin d'eux. Mon collègue allemand et moi-même, nous redoutons surtout que ces quatre membres éminents de l'Organisation européenne de Recherches spatiales aient été supprimés, purement et simplement.

Fisher haussa les sourcils.

— Le mobile ? questionna-t-il.

Le visage viril de Coplan devint soucieux.

— Il serait tout aussi difficile à deviner dans le cas d'un enlèvement, souligna-t-il. L'événement se situe le 12 février. Et durant les dix jours qui se sont écoulés depuis lors, les ravisseurs auraient eu l'occasion de manifester leurs exigences.

— Bon, dit Fisher. Mais quelles que soient la valeur et la haute qualification scientifique de ces hommes, ils ne sont pas irremplaçables. Ils ne jouaient aucun rôle dans la défense nationale de leurs pays respectifs. Les tuer aurait été un crime gratuit.

— Un instant, objecta Flensburg. Peut-être transportaient-ils des documents dont nous ignorons l'importance.

Coplan se tourna vers l'Allemand.

— Le quartier général de l'E.S.R.O. (1), à Paris,

(1) European Space Research Organization : association de dix pays européens procédant au lancement de satellites et de fusées-sondes pour l'étude de phénomènes spatiaux.

l'avaient-ils doté d'un armement camouflé pour parer à toute éventualité ? On pouvait se poser la question.

Leurs services de renseignements n'avaient certainement pas manqué de s'émouvoir de la libération des hommes de l'E.S.R.O., puis de leur nouvel évanouissement à Kuala Lumpur qui, cette fois, n'avait pas été organisé par un agent du K.G.B.

La mort de leur résident Rittenmeyer, Allemand de l'Est, à Singapour, et le démantèlement consécutif de son réseau constitué par des Chinois communistes (staliniens pro-soviétiques) leur avaient infligé un coup dur. Coplan et Fisher, avisés du résultat positif des investigations de la police de la république insulaire, avant leur départ de Malaisie, avaient donc quelque raison de redouter un choc en retour.

Dans les rangées de fauteuils qu'on avait laissé subsister à l'arrière du fuselage — l'avant et la partie centrale étant occupés par les amplis de l'émetteur — une conversation s'instaura entre les Européens et les ingénieurs militaires chinois.

Manfredi leur signala :

— Du fait que le centre de contrôle russe opérera en altitude, les satellites resteront plus longtemps dans le champ de rayonnement de son antenne. Nous devons donc commencer le brouillage avant l'heure initialement prévue et le prolonger d'autant.

L'athlétique Arenfeld fit remarquer :

— Comme nous ne disposons d'aucun moyen d'observation, nous devons nous fier uniquement aux chronomètres réglés sur le temps de Greenwich.

Un des Chinois eut un sourire chagrin.

— Et à la mécanique céleste, grimaça-t-il. Nous sommes malheureusement assurés que les bombes orbitales arriveront avec une précision mathématique à leur sinistre rendez-vous. Mais, pardonnez-moi : nous allons encore procéder à des vérifications. C'est effrayant de songer que le sort de tant de gens est à la merci d'une simple panne.

Oui, telle était bien la hantise de tous les occupants

de l'avion. Le moindre incident mécanique à bord de l'appareil, une défectuosité dans la production de courant électrique ou un mauvais contact dans l'émetteur pouvaient entraîner des répercussions épouvantables.

Et le monde, aux prises avec ses problèmes ordinaires, continuait de vivre dans la tranquillité, un black-out total ayant été maintenu par les hommes d'Etat qui, informés, voyaient approcher le moment fatidique.

Obstiné, inébranlable, le gouvernement de Pékin avait pris un certain nombre de mesures, sous le couvert d'exercices de défense passive, pour disperser ses troupes et ses effectifs, de secours. Il travaillait aussi d'arrache-pied à l'édification d'une stratégie de représailles et de contre-offensive si, finalement, les Soviétiques perpétraient leur agression nucléaire.

Il était à présumer que, à Moscou, les grands chefs des forces armées s'apprêtaient à écraser définitivement, avec une détermination implacable, l'immense nation voisine qui menaçait l'avenir de l'U.R.S.S.

Les Européens, tourmentés par ces pensées, tressaillirent lorsque le régime des réacteurs baissa. Perdant lentement de l'altitude, l'Ilyushin entama sa procédure d'approche de l'aéroport de Santiago. Bientôt, il survola les installations portuaires de Valparaiso et, une vingtaine de minutes plus tard, il se posa sur la piste.

Officiellement, l'appareil devait effectuer une mission de recherche scientifique. Il n'avait qu'à faire le plein, fournir son plan de vol ultérieur, embarquer quelques vivres.

Au bout d'une heure environ, il fut en état de reprendre l'air. La tour de contrôle l'ayant autorisé à gagner la piste d'envol, il s'ébranla.

Le navigateur, un Chinois d'une trentaine d'années, au physique chétif, n'attendit pas le décollage pour consulter immédiatement sa carte. Une ellipse délimitant la zone où les satellites allaient s'entrecroiser avait été tracée en rouge sur le relief de la cordillère. Sa périphérie était distante de 500 km au nord-est de

Santiago et elle englobait une partie du territoire argentin.

Dès que les passagers purent décrocher leur ceinture, Manfredi vint rejoindre le navigateur dans le cockpit et lui déclara :

— Nous devons croiser dans cette zone dans 55 minutes au plus tard, et tourner en rond pendant cinq heures au moins. Donnez des indications dans ce sens au pilote.

— *Cinq heures ?* s'étonna l'interpellé. Vous aviez dit que le brouillage ne devrait être émis que pendant une dizaine de minutes !

— Oui, en effet, admit le savant italien. Mais, pour toute sécurité, il faudra recommencer trois fois, à une révolution d'intervalle, et comme chacune de celles-ci dure environ 92 minutes, faites le compte.

— Pourquoi trois fois ?

Manfredi se demanda comment il ferait comprendre cette question assez complexe à son interlocuteur. Après réflexion, il dit :

— Il y aura un moment privilégié où les cinq objets spatiaux seront le plus près possible les uns des autres, ceci en fonction des orbites circulaires qu'ils décrivent et de leurs vitesses légèrement différentes. Mais si chaque révolution les rapproche d'abord, et les écarte ensuite, de cette configuration idéale, il n'en reste pas moins que, trois fois de suite, ils vont traverser une région de l'espace où un signal pourrait les atteindre simultanément.

Tâchant d'être encore plus explicite, il reprit :

— Quand, au sol, une station de poursuite traque un satellite sur orbite basse, il passe trois fois successivement dans son champ d'observation. Si la Terre était immobile, et si le plan de l'orbite de l'engin ne subissait pas de perturbations, il repasserait indéfiniment. Mais comme la Terre tourne sous lui, elle « emporte » vers l'est la station avec laquelle il communique. Au bout de trois révolutions au maximum, la liaison est rompue et

il faut attendre que les conditions favorables se réalisent à nouveau.

Le Chinois plissa le front. Il avait espéré que le cauchemar se dissiperait d'une façon ou d'une autre à l'heure H comme tout le monde dans l'avion, il allait devoir supporter beaucoup plus longtemps une tension qui devenait déjà presque insoutenable.

L'idée que les charges nucléaires seraient toutes présentes dans ce coin du ciel dans moins d'une heure avait un effet angoissant que personne n'arrivait à dominer entièrement. Les pauvres Chiliens et Argentins qui vivotaient là-dessous dans leurs montagnes étaient loin de s'imaginer que l'enfer était en train de se rassembler dans leur firmament.

Le temps s'écoula, tandis que défilait sous les ailes le paysage crevassé, convulsé, enneigé, de la haute cordillère, admirablement visible au travers des hublots.

Le décalage horaire avec Pékin était de douze heures, exactement. Alors que la nuit était tombée depuis quelques heures déjà sur la Chine communiste, ici le soleil marquait le milieu de la matinée. Un soleil éblouissant, qui faisait cligner les paupières à l'intérieur de la carlingue.

La radio de l'Il-62 transmet une dernière fois sa position à l'aéroport de Santiago, sachant qu'il serait bientôt dans l'incapacité de correspondre avec des stations terrestres, en raison du fonctionnement de l'émetteur de brouillage. Puis le commandant de bord, sur la foi des indications débitées au fur et à mesure par son navigateur, orienta la course de l'appareil pour le maintenir à l'intérieur de l'ellipse tracée sur la carte.

Rowland, Arenfeld et Lancel avaient quitté leur fauteuil et guettaient les mouvements des ingénieurs chinois s'affairant autour des armoires métalliques. L'Allemand jetait de fréquents coups d'œil à son chronomètre réglé sur le temps de Greenwich.

Coplan, rongé par une appréhension insurmontable, et se disant que son comportement était stupide,

regardait constamment à l'extérieur, tantôt à bâbord, tantôt à tribord.

Quant à Fisher, morose et feignant l'indifférence, il restait enfoncé dans son siège, les mains croisées sur son ventre, ne songeant même pas à allumer un cigarillo pour tromper son énervement.

Il était le seul à se demander ce qui se produirait après, dans l'hypothèse où les Russes ne parviendraient pas à télécommander leurs engins. Ils sauraient sur-le-champ comment on les en avait empêchés, naturellement. Que feraient-ils alors ?

Pendant six jours, en tout cas, ils ne pourraient user de leurs damnés satellites. Du moins pour une attaque massive. Mais ils garderaient la ressource de les faire s'abattre au coup par coup, en les manœuvrant depuis des stations de poursuite terrestres ou navales. Les dégâts matériels et psychologiques seraient beaucoup moins considérables, ils s'étaleraient dans le temps ; le monde entier, après un sursaut d'horreur, se dresserait pour mettre au ban de la société le pays qui avait recours à des armes de destruction aussi barbares.

Or, ce qu'avaient escompté les stratèges du Kremlin, c'était de toute évidence l'annihilation immédiate et totale de l'arsenal nucléaire chinois. En cas d'échec, n'attaqueraient-ils pas au moyen de missiles, balistiques, pour obtenir le même résultat ?

Fisher remuait toujours ses sombres prévisions quand son attention fut requise par un échange de répliques entre les techniciens de l'E.S.R.O. et leurs confrères chinois. Le moment était venu de mettre l'émetteur en marche.

Bien que, dans la cabine, seul un ronflement très doux devint perceptible, une véritable tempête électromagnétique se propagea dans l'espace environnant à la vitesse de la lumière.

Quelques instants plus tard, d'invisibles bolides se levèrent en cinq points de l'horizon et foncèrent dans des directions différentes, à plus de 7 km/seconde, vers

leur autre rendez-vous, à l'extrémité opposée de la Terre.

De météores inertes destinés à se volatiliser dans l'atmosphère au bout de quelques mois, ils pouvaient se muer en projectiles et libérer en un éclair fulgurant des mégatonnes de puissance si leur petite oreille électronique captait LE message.

Peu de chose : un indicatif plusieurs fois répété, puis un « mot » répété lui aussi, le tout n'étant que succession de signaux ponctuels si courts que la transmission intégrale du message n'exigeait qu'un millième de seconde !

Mais si l'oreille des bombes spatiales était sensible à un appel nettement calibré, elle restait inexorablement sourde à des impulsions anarchiques, désordonnées, qui masquaient pour elles la trame délicate du langage codé auquel elles devaient obéir.

Blancs et Jaunes, les yeux rivés sur les cadrans des instruments de mesure, participaient en leur for intérieur à cette bataille de kilowatts, à ce duel silencieux et insoupçonnable dont l'issue ne serait connue que dans trois quarts d'heure, quand les monstrueux satellites seraient parvenus au-dessus du territoire chinois. Alors seulement, on saurait avec certitude si le brouillage avait eu l'efficacité requise.

Coplan, le nez collé à un hublot, distingua en contrebas un avion volant dans le même sens que l'Il-62. Progressant moins vite que le quadriréacteur, il était lentement dépassé par lui.

Changeant de position pour mieux l'observer, Coplan s'avisa que l'autre appareil était doté d'hélices. Pourtant, ce n'était pas un de ces petits courriers qui desservent des lignes intérieures. Il avait des dimensions importantes, des ailes larges, quatre moteurs, et ne ressemblait à aucun des types en service sur les vols intercontinentaux.

D'un signe de l'index, Francis appela Fisher, puis il lui montra leur étrange compagnon de route.

— Connaissez-vous ce modèle ? s'enquit-il.

Les traits de l'Anglais se figèrent. Il étudia encore la silhouette qui dérivait vers l'arrière, articula enfin :

— Selon moi, ce doit être un Anthée AN-22... Russe.

— Oui, dit Coplan. C'est ce qu'il me semble aussi. Voilà le fameux centre de contrôle spatial dont nos amis de l'E.S.R.O. avaient prédit l'existence. Nous l'avons sous les yeux !

Transfiguré, il alla prévenir les techniciens. Ceux-ci se détournèrent des cadrans, ayant du mal à croire ce que Coplan leur disait. Un des Chinois, le masque fermé, se précipita vers le hublot le plus proche ; dès qu'il eut repéré l'appareil, il se mit à glapir des paroles aiguës à l'adresse de ses compatriotes.

Il y eut alors un remue-ménage dans la cabine, pendant que l'émetteur continuait à fonctionner à plein rendement. L'un des ingénieurs courut vers le cockpit afin de prévenir l'équipage ; Rowland et Lancel voulurent voir également l'adversaire auquel ils devaient leur enlèvement et cette incroyable équipée.

Les passagers d'un paquebot aérien voguant dans les environs eussent été à mille lieues de se douter que ce paisible cargo à l'allure démodée recelait dans ses flancs un appareillage appelé à semer la mort et la dévastation de l'autre côté de la planète !

Fisher, se tordant le cou pour ne pas le perdre de vue, cria aux Européens :

— Il y a un rayon d'action de 11 000 km. Peut-être vient-il de Cuba ?

L'Il-62, amorçant un virage sur l'aile, s'inclina fortement, ce qui obligea ses occupants à se cramponner. Coplan, devinant l'intention du pilote, interpella un des Chinois.

— Allez dire au commandant qu'il ne doit pas se rapprocher de l'Anthée ! Qu'il s'en éloigne au contraire aussi vite qu'il le peut. Si les Russes se rendent compte que le brouillage part d'ici, ils sont capables de nous descendre !

L'Asiatique montra qu'il avait compris et, en s'agrippant, il reflua vers le poste de pilotage.

L'Ilyushin n'en poursuivit pas moins sa manœuvre ; de plus, il se mit à perdre de l'altitude. L'homme qui s'était rendu dans le cockpit réapparut et parla volublement à ses frères de race. Une expression égarée envahissait son visage. Elle imprégna aussi celui de ses auditeurs, et les Blancs qui s'en aperçurent ne tardèrent pas à s'en alarmer.

— Qu'est-ce qui se passe ? gronda Coplan. Pourquoi le pilote ne redresse-t-il pas l'appareil ?

Un des opérateurs chinois, blafard, fut sur le point de répondre, puis il se ravisa, entama plutôt un conciliabule avec ses compatriotes. Ceux-ci discutèrent avec une agitation qui confinait à l'affolement.

Fisher, délaissant son hublot, s'efforça de saisir le sens de la discussion. Sa figure ne tarda pas à changer aussi : elle refléta un mélange de stupeur et de colère.

S'adressant à lui, Coplan proféra :

— Mais que disent-ils, sacrénom ?

Les membres de l'E.S.R.O., qui sentaient qu'un fait anormal était en train de se produire, braquèrent des regards interrogateurs sur l'Anglais.

Celui-ci, la bouche sèche, dévoila :

— Notre commandant de bord est un colonel de l'armée de l'air... Il veut abattre l'avion russe en provoquant une collision avec lui !

Sidérés, les Européens éprouvèrent un choc au creux de l'estomac. De prime abord, l'éventualité d'un tel acte leur parut inconcevable. Mais l'instant d'après ils comprirent les motivations qui, jointes au fanatisme patriotique du pilote, pouvaient pousser ce dernier à réaliser son effroyable projet de kamikaze.

Le sang de Coplan ne fit qu'un tour.

— Ah non ! lança-t-il, au comble de l'exaspération. Ça ne va pas se passer comme ça ! Fisher, dégainez votre arme et tenez-vous prêt à bousiller l'émetteur si je vous le demande.

Simultanément, il exhiba son pistolet et, passant

devant les Chinois abasourdis, il gagna le poste de pilotage en s'appuyant de l'autre main à la cloison, l'appareil conservant toujours la même inclinaison.

S'insinuant entre le radio et le navigateur, tous deux atterrés, il se plaça derrière le commandant, appuya le canon de son pistolet sur sa nuque.

— Reprenez votre ligne de vol, enjoignit-il, les dents serrées. Si vous n'obéissez pas, je fais mettre l'émetteur hors d'usage et je vous tire une balle dans la tête. A aucun prix, je ne vous laisserai commettre cette folie.

Il vit se crispier les maxillaires du colonel. Le copilote, dans le siège voisin, pivota vers Coplan, les yeux agrandis d'effroi, complètement désarmé.

Le commandant, les mains agrippées aux commandes, conserva une immobilité de pierre. Son cerveau devait être en proie à une terrible contrainte : l'alternative qu'il avait à résoudre engagerait le sort de millions d'êtres humains, mais sa propre vie et celle de ses passagers ne comptait pas.

— Je vous donne encore dix secondes pour réfléchir, reprit Coplan. Si notre émetteur s'arrête de fonctionner ne fût-ce qu'une minute avant la collision, c'est fini : les satellites auront eu le temps d'enregistrer l'ordre, et vous aurez sacrifié inutilement les gens qui ont voulu épargner à votre pays le plus affreux des carnages. En outre, moi, je suis responsable de leur sécurité : je ne les ai pas tirés des mains des Russes pour que vous les entraîniez par orgueil ou pour votre gloire personnelle, dans une mort stupide. De toute façon, je vous empêcherai de percuter l'Anthée, même si cela devait provoquer notre écrasement dans ces montagnes. Et alors, qu'aurez-vous gagné ?

L'officier chinois sentait le froid de l'acier dans son cou. Mais l'argumentation déployée par l'homme qui tenait le pistolet l'influençait davantage. Il n'y avait aucune faille dans son raisonnement. Ni dans sa résolution, on n'en pouvait douter.

L'appareil soviétique apparaissait à l'angle inférieur gauche du pare-brise. L'Il-62 le rattrapait par l'arrière.

On pouvait grossièrement évaluer à mille mètres la distance qui l'en séparait.

Coplan articula :

— Si vous prenez le risque qu'il nous expédie une roquette, moi je le refuse. Remontez en vitesse ou je tire.

Le commandant prit une profonde inspiration, puis il attira le manche à balai pour imprimer à l'avion une course ascensionnelle. Etonnamment maître de lui, il déclara :

— O.K., vous avez raison. Je vous donne ma parole que je respecterai le plan de vol. Vous pouvez aller dire à vos amis que je leur présente toutes mes excuses.

Coplan lâcha un soupir et, du revers du bras, il s'essuya le front. Les autres membres de l'équipage lui dédièrent des coups d'œil prouvant qu'ils partageaient son soulagement et qu'ils lui savaient gré de son intervention. Eux aussi avaient connu un instant de panique, mais jamais ils n'eussent osé s'insurger contre la volonté de leur supérieur.

La pente de l'appareil contraignit Coplan à se retenir quand il revint dans la cabine. En son absence, personne n'avait bougé. Fisher tenait encore son arme pointée sur les armoires du poste de brouillage, les techniciens de l'E.S.R.O., un peu pâles, dévisageaient les ingénieurs chinois devenus silencieux.

— Le commandant a changé d'avis, annonça Francis d'un ton neutre. La mission se poursuit comme prévu.

L'atmosphère se détendit, et chacun respira plus librement. Fisher, rempochant son pistolet, inséra son index entre son col de chemise et son cou mouillé de transpiration.

— *Well, boy*, vous avez des réflexes, apprécia-t-il sobriement. Je ne misais pas gros sur nos chances.

Lancel, la gorge encore serrée, dit en français :

— Eh bien, merde. Ça aurait été le bouquet ! On vous doit une fière chandelle.

Arenfeld souffla comme un phoque pour se décontracter, Manfredi et Rowland cachèrent derrière des

sourires factices la peur qui tardait à s'estomper en eux. Quant aux Chinois, leurs traits défaits attestaient qu'ils récupéraient difficilement leur sang-froid. Leur psychisme mis à rude épreuve depuis trop longtemps avait mal encaissé cette ultime secousse.

Machinalement, Arenfeld laissa tomber son regard sur le chronomètre ; il haussa les sourcils.

— On peut stopper l'émission, grommela-t-il. Les temps de passage des satellites sont écoulés.

Il y eut un silence. Les bombes orbitales, passagèrement oubliées, filaient à présent vers leur destination. Par des trajectoires diverses, elles atteindraient leur point antipodal dans une quarantaine de minutes.

— Je crois que nous ferions bien de boire quelque chose, suggéra Coplan.

Alors seulement ses compagnons de voyage recouvrèrent un certain équilibre. Un des ingénieurs chinois coupa l'alimentation de l'émetteur, un autre alla s'affaler dans un fauteuil, un troisième annonça :

— Je vais voir ce que renferme le bar. Quelqu'un veut-il me donner un coup de main ?

Rowland se désigna comme volontaire tandis que les autres Européens se regroupaient dans deux rangées de sièges.

L'Anthée n'était plus visible. Le soleil illuminait un relief moins tourmenté, dépourvu de plaques neigeuses, signe que l'Ilyushin faisait route vers l'est et qu'il survolait le territoire argentin.

Des cigarettes furent allumées, Rowland et l'ingénieur apportèrent des verres de whisky à demi emplis de glaçons. Un bavardage à bâtons rompus aida ensuite les passagers à supporter l'attente.

Fisher dit à l'intention des techniciens :

— Je ne sais pas comment tout cela va finir, mais il va falloir se mettre d'accord. Pour l'E.S.R.O. et pour nos services respectifs, nous sommes censés être en Chine. D'une part, il me paraîtrait peu indiqué de retourner là-bas dans les circonstances actuelles, même si le pire est évité. Mais, d'autre part, il nous sera

difficile d'expliquer pourquoi nous avons refait surface à Santiago du Chili, si nous débarquons là-bas après ce périple. Qu'en pensez-vous ?

L'Anglais soulevait un problème délicat.

En effet, quelle que fût la suite des événements, la question devait être tranchée : oui ou non, Lancel, Arenfeld, Manfredi et Rowland avoueraient-ils la position qu'ils avaient prise ?

Dans l'affirmative, ils se placeraient dans une situation extrêmement dangereuse. Leur initiative humanitaire, mal interprétée par les autorités de leur pays, risquait de les faire inculper d'intelligence avec une puissance étrangère et d'atteinte à la sûreté de l'Etat, les Soviétiques n'allant sûrement pas se priver d'élever, pour le moins, une protestation solennelle.

Ceci donna lieu à une controverse animée. Lancel et Manfredi estimèrent qu'il n'y avait aucune honte à proclamer son pacifisme, qu'il était du devoir des scientifiques d'empêcher le monde de sombrer dans le chaos et qu'ils étaient prêts à prendre leurs responsabilités.

Rowland et Arenfeld, moins passionnés, leur opposèrent qu'il ne fallait pas mélanger les principes et la politique : ils avaient agi en leur âme et conscience, mais ne jugeaient pas indispensable de l'ébruiter. En révélant leur coopération avec les Chinois, ils créeraient délibérément des ennuis à tout le monde, sans le moindre profit, et se verraient par surcroît expulsés de l'E.S.R.O.

Coplan suivait ce débat sans mot dire, avec des sentiments mitigés. Il fallait un peu de naïveté pour se figurer que cette expédition au-dessus des Andes resterait ignorée, même si chacun des membres du groupe conservait à cet égard une discrétion exemplaire. Ils n'étaient pas seuls. Trop de Chinois, qui savaient à quoi s'en tenir, n'auraient pas de raisons de se taire.

Finalement, les techniciens, ne parvenant pas à s'accorder sur une formule, demandèrent l'avis de leurs protecteurs.

Fisher, après une mimique de perplexité, leur donna son opinion :

— Nos pays vont avoir d'autres chats à fouetter que de se soucier de vos faits et gestes au cours des derniers jours. Regagnons l'Europe par le trajet le plus direct et gardons le silence sur... heu... cet incident marginal. Votre idée, Coplan ?

— La même que la vôtre, à une différence près. Officiellement, notre séjour en Chine a été écourté en raison des événements, et on a préféré nous rapatrier par l'Amérique du Sud. Votre visite aura été purement académique. Mais le meilleur moyen de couper court à des ennuis ultérieurs, ce sera de confier la vérité à nos services de renseignements. Ceux-ci vous couvriront, soyez-en sûrs.

— Pourquoi ? s'étonna Arenfeld.

— Parce qu'ils détesteraient, comme les Américains, d'avoir des démêlés avec l'Union soviétique en ce moment. Ils feront en sorte que votre participation ne soit jamais évoquée, sur un plan judiciaire ou autre. La neutralité de l'Europe doit être sauvegardée, ne l'oubliez pas. Mais, en sous-main, nos S.R. feront remarquer aux Russes qu'ils n'ont pas intérêt à ce qu'on fasse trop de tapage autour de votre enlèvement. Votre aventure sera promptement enterrée.

Il s'appuya à ses accoudoirs pour se lever et reprit :

— Maintenant, si vous le permettez, je vais aller dire bonjour à notre commandant.

La conversation rebondit aussitôt après son départ, ses propos ayant appelé des commentaires ; les voix d'Arenfeld et de Fisher résonnaient ensemble alors que, arrivé à mi-chemin du poste de pilotage, Francis en vit sortir le radio. Celui-ci, voulant s'adresser à tous les occupants de la carlingue, s'écria les bras levés :

— J'ai entendu le signal ! *Je l'ai entendu !*

Tous les visages se tournèrent vers lui, intrigués.

— Quel signal ? demanda Coplan.

— Celui de Pékin... L'Orient est rouge !

L'opérateur, dont l'émotion était telle qu'il dut reprendre haleine, bégaya :

— Cela veut dire que les bombes ne sont pas tombées... Il n'y a pas eu d'explosions !

Un frisson passa dans le dos de ses auditeurs. Le brouillage avait été efficace.

Les ingénieurs chinois, d'abord pétrifiés, poussèrent une clameur d'enthousiasme et vinrent chaleureusement serrer les mains des Blancs.

L'Orient est rouge ! La ritournelle tirée d'un chant révolutionnaire qu'avait transmise sans arrêt le premier satellite chinois mis en orbite en avril 1970 !

Les mêmes notes saluaient à présent l'éloignement provisoire du cataclysme, la possibilité de l'interdire, l'octroi d'un répit.

Lancel fut le premier à en tirer une conclusion.

— Le truc a marché, mais nous n'en aurons la certitude qu'après la révolution suivante des engins, dit-il pour ramener la satisfaction générale à de justes proportions. Ne crions pas victoire trop tôt.

Le 6 mars

En ce début de mois, une petite pluie fine tombait sur Paris. La capitale avait son aspect coutumier, avec ses encombrements, ses grands magasins aux vitrines illuminées, ses cars panoramiques pour touristes à la Madeleine et à la Concorde, et ses gardiens de la paix, le sifflet à la bouche.

Les journaux affichés aux kiosques ne portaient pas de grandes manchettes. Bistrots et restaurants ne faisaient ni plus ni moins d'affaires que d'habitude.

Mais si les activités de la population parisienne se poursuivaient à leur rythme normal, il n'en allait pas de même dans les locaux d'une ancienne caserne située le long d'un boulevard périphérique.

Les services de télécommunications de la D.G.S.E., surmenés, assumaient la réception et la transmission d'un nombre de messages considérablement supérieur à

la moyenne. De même, au département du Chiffre, où les textes mis en clair étaient promptement répartis et acheminés vers les bureaux d'évaluation, lesquels en appréciaient la crédibilité avant de les expédier à l'échelon supérieur.

Des demandes précises ne cessaient d'affluer, en provenance du ministère des Armées, des Affaires étrangères, de la Présidence du Conseil. Toutes très urgentes. Il fallait recourir aux ordinateurs pour rassembler des éléments de réponse, consulter des dossiers secrets, compulser le dernier rapport d'agents opérant dans certaines zones, rédiger une synthèse de tous ces documents, la soumettre aux directeurs responsables.

Dans cette fourmilière en ébullition, où chacun conservait cependant son sang-froid, un homme semblait planer au-dessus des contingences : le grand patron des services spéciaux, dit « le Vieux ».

Assis de travers dans son fauteuil, fumant tranquillement sa pipe, l'air lointain, il écoutait la fin du récit de Coplan, arrivé le matin même à Orly.

Parfois, un simple frémissement de ses sourcils broussailleux dénonçait l'attention qu'il portait aux paroles de son subordonné, mais rien ne révélait l'espèce de délectation avec laquelle il recueillait des informations qui, enfin, jetaient un peu de lumière sur des événements demeurés incompréhensibles jusque-là.

Lorsque Coplan se tut, le Vieux changea de position afin d'ôter la cendre qui s'était accumulée dans le fourneau de sa bouffarde. Au terme d'un long silence, il marmonna :

— Voilà donc pourquoi l'ultimatum des Russes est resté sans effet. C'est prodigieux, il n'y a pas d'autre mot. Ces gens de l'E.S.R.O. ont eu un courage assez extraordinaire, pour s'engager de la sorte. Espérons que leur exploit technique n'aura pas été vain.

— Où en est-on ? demanda Coplan, soucieux. Depuis notre départ de Santiago, je n'en sais pas plus que le commun des mortels. Cette période de rémission

de six jours, avant la nouvelle concentration des satellites au-dessus de la Chine, est déjà entamée de moitié à l'heure actuelle. Que s'est-il passé entre-temps ?

Le Vieux, affichant une mimique désabusée, répondit :

— Ça bouge, évidemment. Les Chinois travaillent comme des forcenés en prévision de cette échéance. Ils creusent des milliers d'abris atomiques, stockent des vivres et du matériel de secourisme, développent leurs moyens de lutte contre l'incendie, déplacent des troupes, mais, tout en ne voulant pas céder d'un pouce, ils s'abstiennent de provoquer leur adversaire. Les Soviétiques ne bronchent pas. Américains et Européens essayent, assez mollement, il faut bien le dire, de les dissuader d'attaquer la Chine. Je ne sais si c'est dû au premier camouflet que les Russes ont éprouvé, mais ils ne semblent pas tellement pressés de déclencher le conflit. En somme, j'ai l'impression que le monde retient son souffle.

— Il n'en a pas l'air, souligna Coplan d'un ton aigre. Pour autant que j'aie pu m'en rendre compte dans Paris, tout marche comme à l'accoutumée.

— Oui, en surface, objecta le Vieux. Mais quelles que soient les précautions prises, des choses commencent à filtrer. Des correspondants de presse en U.R.S.S. et en Chine populaire font état de signes bizarres, de l'effacement subit de certaines hautes personnalités dirigeantes ; les chancelleries multiplient leurs avertissements que nous sommes au bord d'une crise très grave. Il deviendra bientôt impossible de dissimuler plus longtemps la situation au public.

— Cela, au fond, c'est secondaire, émit Coplan avec dureté. N'y a-t-il donc aucun gouvernement qui s'efforce vraiment d'éviter la conflagration ? Va-t-on laisser s'étriper mutuellement ces deux grandes nations, au mépris de la Charte de l'O.N.U. et des accords internationaux ?

Le Vieux le regarda par-dessus ses lunettes.

— Ne me demandez pas ce que j'ignore, bougonna-t-il. Je n'ai perçu, dans les coulisses, que de vagues rumeurs. Des assertions incontrôlables, sans doute prématurées. Il y aurait peut-être anguille sous roche, mais...

Coplan, se croisant les bras, le dévisagea sans aménité.

— Allons, ne tournons pas autour du pot. De quoi est-il question ? s'enquit-il à mi-voix. Vous me devez bien ça, non ?

Le Vieux s'accouda à sa table, les traits burinés par une lourde préoccupation qu'il laissait transparaître pour la première fois.

— Ecoutez, confia-t-il. Par nature, je répugne à prendre mes désirs pour des réalités, mais il existe une chance encore si minuscule que j'hésite à en parler. Pourtant, au fond de moi-même, j'y crois.

— Laquelle ? jeta Coplan.

— L'entremise du Japon. Toutes les nations européennes vont pousser à la charrette. Qu'est-ce qui a été à l'origine de la grande peur des Soviétiques ? La signature des accords de coopération entre Pékin et Tokyo, donc la perspective d'un développement effréné de l'industrie chinoise à moyen terme. Si les Japonais s'engagent à ne pas intervenir dans le secteur nucléaire ni dans celui des missiles, les Russes acceptent très probablement de faire machine arrière, d'autant plus qu'ils comptent également sur le Japon pour la mise en valeur de la Sibérie.

Coplan, deux rides verticales entre les sourcils, exhala un soupir.

— Bon Dieu, cela devrait pouvoir s'arranger, supputa-t-il. Avec la bénédiction des Etats-Unis, par surcroît !

— Ne vendons pas la peau de l'ours, grommela son chef. Mais grâce à ces techniciens de l'E.S.R.O., le monde aura gagné un temps d'une valeur inestimable. Les esprits trop échauffés ont eu la possibilité de se ressaisir, de mesurer la monstrueuse ineptie d'un duel

nucléaire dont les retombées pollueraient la planète entière.

Puis, moins assombri, il ajouta :

— Vous voyez, une organisation spatiale européenne peut avoir du bon, même si elle n'a pas de fusées.

— Un service de renseignements aussi, renvoya Coplan. Même s'il n'a pas les coudées franches. Mais attendons la suite.

— En priant le ciel, conclut le Vieux. Pour que triomphe la raison.

FIN

